

# Histoire d'un enragé

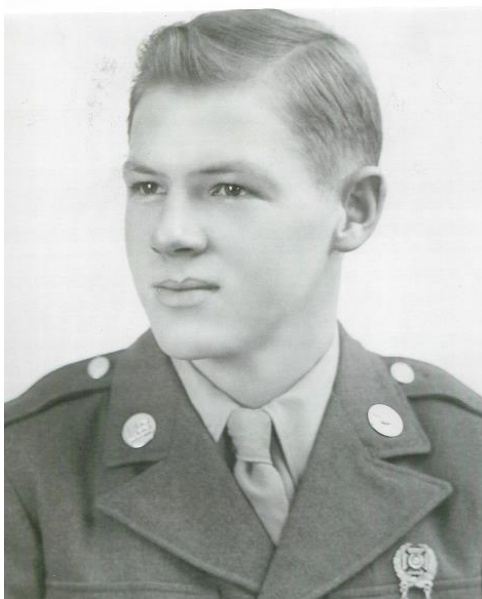
La rage de tuer

par Thomas "Mac" Barrick  
Colonel, USA, Retired.

*Sergeant in the 424<sup>th</sup> Infantry Regiment / 106<sup>th</sup> Infantry Division).*

Traduction - Adaptation de Roger Marquet

---



***Le Soldat (Private) Thomas 'Mac' Barrick peu après son incorporation en 1943  
(Photo Coll. R. Marquet).***

Se faire tirer dessus n'est certainement pas une partie de plaisir ! Mais être touché l'est encore moins ! Cela m'est arrivé et je peux vous dire que cela m'a fortement irrité. Non, cela m'a rendu fou ! Bon Dieu ! Je suis entré dans une RAGE folle ! Voilà la vérité ! Je rugissais, j'enrageais littéralement.

Ce que je vais vous raconter n'a rien de plaisant, ni de paisible. Ce serait plutôt déstabilisant.

Cela s'est passé aux environs du 21 ou du 22 décembre 1944. La Bataille du Saillant battait son plein et tourbillonnait autour de nous. La Compagnie "I" du 424<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie tenait une position d'arrêt en travers d'une petite vallée, sur le bord d'une rivière (je crois que c'était l'Our, mais je n'en suis pas certain). La ligne tenue par la Compagnie s'étendait depuis les hauteurs, à notre droite et, passant par la route de la vallée, se terminait au pont sur la rivière, sur notre gauche. Nous devons maintenir ce pont intact pour permettre à nos troupes de se retirer jusqu'à une position de repli.

Il faut dire que plusieurs retraites d'ordre stratégique nous furent imposées par l'attaque des trois armées allemandes du 16 décembre 1944.

Les Troupes de Génie étaient en train de préparer le pont pour pouvoir le faire sauter juste au nez de l'ennemi. Avec mon ami Wild Bill Hissong, nous constituions l'équipe de tireurs d'élite de la compagnie, et c'est en tant que tels que nous fûmes envoyés sur les rives du cours d'eau pour couvrir les « *Engineers* » au travail sous le pont.

Comme par un incroyable coup de malchance (ou de chance, c'est selon !), deux éclaireurs motocyclistes allemands se présentèrent devant le pont juste au moment où Bill et moi prenions position.

Je murmurai à mon compagnon :

-« *Bill, tu prends celui de droite, je m'occupe de l'autre* ».

Et, en deux coups de feu simultanés, nous les avons descendus. Les « *Engineers* » pouvaient continuer leur travail en paix.

A peine dix minutes plus tard, arriva un 'half-track' américain depuis la colline d'en face ; il ralentit juste à l'endroit où les deux Allemands gisaient. Une tête se leva par-dessus le pare-brise. C'était un officier allemand ! Il croyait probablement que la voie était libre puisqu'il n'avait pas vu revenir ses éclaireurs.

« *Tire-le, Bill ! Je prends le conducteur !* ».

Deux coups de feu retentirent. L'officier allemand s'écroula, mort et le véhicule fit un brusque crochet sur sa droite et échoua dans le talus qui bordait la route. J'avais eu réel coup de chance puisque j'avais placé mon unique balle dans la tête du chauffeur, en passant par sa petite ouverture de vision qui ne devait pas mesurer plus de 45 cm sur 4.

Les Troupes du Génie achevèrent le placement des charges explosives et les fils furent tirés par-dessus la route jusqu'à nos positions. Pendant un long moment, tout resta calme. Je ne me souviens plus du temps que nous avons pu passer à cet endroit, mais je me souviens toujours du plaisir que nous avons eu à savourer ces moments de quiétude. Cela nous changeait du reste. Nous nous mîmes à surveiller à tout de rôle la vallée et surtout la route d'où étaient venus les éclaireurs et le 'half-track'. Nous avons également profité de l'occasion pour piquer un petit roupillon, chacun à notre tour. Nous avions, il est vrai, pas mal de sommeil à rattraper depuis une semaine.

Aux environs de midi, une petite voiture allemande de type « *Kübelwagen* » s'avança avec précaution au détour de la colline d'en face ; elle était suivie par deux gros camions chargés de troupes et de plusieurs autres camions, plus gros encore, chargés d'équipement lourd divers. Il s'agissait manifestement d'un détachement de génie chargé de réparer les ponts éventuellement détruits.

Nous ouvâmes le feu sur eux. La « *Kübelwagen* » fit un demi-tour rapide et alla s'abriter derrière les gros camions. Les troupes jaillirent des véhicules et s'éparpillèrent. Nos « *Engineers* » firent sauter le pont.



### ***Une Küblewagen en action – Ph.Daxis***

Notre boulot ainsi accompli, nous nous sommes rués sur notre colline pour rejoindre nos positions préparées et nous nous sommes mis en place, prêts à recevoir une attaque.

Rien ne se passa ! Pas d'attaque !

Par contre, l'ennemi nous a canardé tout l'après-midi et toute la nuit avec son artillerie et ses fameuses '*screaming meemees*', une arme particulièrement bruyante et effrayante qui déversait des tas d'obus de manière tout à fait dispersée.

Mon abri était large assez pour trois hommes ; il était couvert de troncs d'arbres avec de la terre par-dessus et comportait deux embrasures de plus ou moins 1 m X 25 cm, de chaque côté. C'est par ces ouvertures que nous pouvions observer – et tirer au besoin – sur notre gauche et droit devant nous. Mes compagnons étaient armés, l'un d'un BAR (*Browning Automatic Rifle*) et l'autre, d'un fusil M1 semi-automatique. Pour ma part, j'avais mon fusil de tireur d'élite avec lunette télescopique. Comme aucune attaque par des fantassins ne se produisait, nous avons décidé, malgré le bombardement incessant, de monter la garde à tour de rôle, pendant que les deux autres essayaient de dormir.

La température glaciale rendit la chose difficile, même en se serrant l'un contre l'autre. Nous n'avions qu'une fine couverture à nous partager. A l'aube, j'étais de garde. Je jetai un coup d'œil par les ouvertures et je fus très surpris de voir 20 cm de neige fraîche, tombée pendant la nuit.

Le bombardement s'était arrêté ; il régnait un silence étrange. La brume au ras du sol réduisait notre visibilité à tout au plus 60 à 70 mètres. Comme tout semblait calme, je me glissai furtivement hors du trou, et m'avançai précautionneusement devant les deux ouvertures. En donnant quelques coups de pied dans la neige, je me mis à chercher après une boîte de rations vide dans laquelle j'avais l'intention de mettre un peu de terre, d'imbiber cette terre avec un peu d'essence et d'y mettre le feu. Le but était de nous faire une espèce de petit poêle pour chauffer de l'eau pour le café. Comme il faisait jour, nous ne risquions pas d'attirer l'attention sur nous avec la lueur du feu.

Tout à coup, une douzaine d'impacts de balles claquèrent autour de moi ! Je plongeai la tête la première dans une des ouvertures de notre trou. Je n'ai jamais compris comment j'avais réussi à passer par cette toute petite ouverture ; il faut croire que j'avais bien maigri depuis quelques jours. Malheureusement, en me tortillant pour passer, mon pied droit avait cogné violemment un poteau de soutien du

toit et, en plus, en roulant sur le sol, je m'étais vilainement tordu le genou ; le droit également.

JE DEVINS SUBITEMENT FOU ! FOU DE RAGE ! Comment avaient-ils osé tirer sur moi ? Je prenais cela comme une injure personnelle. J'allais leur faire payer cela. Je sautai sur mes pieds, m'emparai du BAR et, devant une des ouvertures, je me mis à guetter furieusement les assaillants. Les balles heurtaient le sol autour du parapet, projetant de la terre gelée, des morceaux de pierre tranchants et de la neige. Un premier caillou m'atteignit au front, puis un deuxième juste au-dessus de mon œil droit. Le sang se mit à couler et cela commença à me faire vraiment mal ; un mal de chien ! Mais je n'ai prêté aucune attention à mes blessures ; je n'ai pensé qu'à une chose : grâce à Dieu, je n'avais pas été touché près de mon œil gauche, car, comme je suis gaucher, je n'aurais plus su tirer avec précision. Je vous le dis : J'ETAIS EN RAGE !

Une patrouille d'une douzaine d'hommes s'avancait vers nous sous le couvert de la brume. Je pointai le BAR vers le bas de la colline, d'où les premiers coups de feu semblaient être venus... Personne ! Il n'y avait personne à cet endroit ! Alors, je me souvins qu'il y avait une sorte de talus dans le champ en contrebas. Les salauds ! Ils s'étaient cachés derrière ! Je tirai quelques coups dans cette direction, les arrosant de terre et de neige projetée par l'impact de mes balles. Je vis alors les dos arrondis des types qui, toujours en restant à l'abri du talus, se dirigeaient vers le bas de la colline, à notre gauche. Impossible de les atteindre à coup sur ! Je me rappelai alors qu'il y avait une coupure dans le talus, un peu plus loin. Ce trou dans le talus était vraisemblablement fait pour permettre le passage des charrettes vers le champ. Et, j'en jubilais d'avance, les « Krauts » n'auraient pas d'autre choix que de traverser cet espace exposé, un par un. Je les tenais ! Je laissai le fusil automatique pointé sur cet espace et je me mis à attendre.

Mon doigt sur la gâchette me démangeait, mon sang bouillonnait et le cœur me battait violemment aux tempes.

Un par un, comme je l'avais prévu, ils s'élançèrent pour traverser l'espace découvert pour atteindre la sécurité. Et, un par un, je les abattis !

Seuls, quatre d'entre eux réussirent à passer, en se plaçant, épaule contre épaule, à l'abri d'un camarade. Mais je n'en avais pas fini avec eux !

Maintenant, toute notre ligne de défense était en alerte. Les quatre Allemands survivants quittèrent brusquement l'abri du talus et se ruèrent dans un conduit souterrain (probablement un égout ou quelque chose comme cela), sous la route, près du pont détruit. Là, ils étaient à notre merci !

Nos hommes, de l'autre côté de la route ouvrirent le feu sur eux, les empêchant ainsi de quitter leur abri.

Je tournai la tête et criai en direction de la colline :

- « *Pete, amène ton bazooka par ici* »

Pete Yuch était notre tireur anti-char et il était sacrément bon ! Il arriva et, en essayant de nous dissimuler, nous rejoignîmes tous les deux le chemin pour charrettes, sous notre position, à environ une centaine de mètres de l'abri des Allemands. Si nous avions été plus loin, l'angle de tir vers l'entrée de l'abri souterrain aurait été trop petit.

Toujours bouillonnant de rage, je chargeai une fusée dans le bazooka et j'établis le contact pour la mise à feu électrique. Je donnai une tape sur l'épaule de Pete et je criai :

- « *Prêt à faire feu. Ecrase ces foutus Krauts pour moi, Pete* »

Le bazooka rugit. La fusée heurta le sol avec un énorme « boum » un peu assourdi par la neige, mais une vingtaine de mètres trop court. Vite, je chargeai une autre fusée, mis le contact et donnai une autre tape sur l'épaule de Pete :

- « *Juste un poil plus haut, Pete, et nous allons en faire de la chair à pâté* ».

Le bazooka rugit à nouveau. Cette fois, la fusée alla s'écraser en plein dans l'abri. Il y eut une explosion d'enfer, dont l'écho se répercuta longuement dans la vallée....

- « *Bon tir, Pete, je crois que nous leur avons bien sonné les cloches !* ».

Je n'étais toujours pas calmé !

QUEL ENFER QUE LA GUERRE !



***Ce G.I. est un Marine qui combat dans le Pacifique. Nous avons cependant trouvé que son attitude reflétait bien celle que devait avoir Barrick au moment de ses tirs – Photo NARA.***



***Le tout fraîchement promu Lieutenant Thomas ' Mac' Barrick  
(Photo Coll.R.Marquet)***

### **Epilogue :**

Entre 1966 et 1969, je fus Officier de Liaison entre l'Ambassade des Etats-Unis en Allemagne et le 2<sup>ème</sup> Corps d'Armée allemand. A ce titre, j'allais souvent au Club des Officiers pour passer un bon moment avec mes collègues allemands, en nous racontant nos histoires de guerre, autour d'une bonne bière. Un des officiers avec lequel j'étais le plus souvent en contact était le Colonel Comte Heinrich von Treuberg ; il était à l'Etat-Major du 2<sup>ème</sup> Corps. Un jour, en parlant de choses et d'autres, nous en vinrent à nous dire où nous étions et ce que nous avions fait, chacun de notre côté, le 21 décembre 1944, vers midi.

Il était cet officier qui se trouvait dans la dernière « Kübelwagen » à s'être présentée devant le pont !

J'étais le soldat qui avait tiré sur lui et qui l'avait manqué.

Alors qu'à l'époque, nous étions pratiquement face à face, en ennemis, nous étions maintenant les meilleurs amis du monde.

Après un long silence, il me dit :

*« Je suis content que tu aies manqué ton coup, ce jour-là ! »*

Maintenant que la rage m'avait quitté depuis longtemps, j'en étais aussi heureux que lui !

Il doit bien y avoir, quelque part, une raison pour que je l'aie manqué ? ? ?

T.M.B.



***De G. à Dr. : Mac Barrick, son épouse Jean, Monique Marquet, Roger Marquet, ont fait un sort à une 'moules-frites, bien belge, dans un restaurant de Bastogne, ca 2002 – Ph.Coll. R. Marquet.***

### **Commentaires personnels :**

J'ai choisi de traduire et d'adapter cette histoire, qui n'est au demeurant qu'une anecdote assez banale (sauf la fin, j'en conviens) pour plusieurs raisons que je vais essayer d'expliquer.

D'abord, elle est arrivée à mon ami 'Mac' Barrick, qui me l'a racontée de vive voix, alors que nous dînions ensemble, paisiblement, dans un restaurant de Bastogne. Depuis, il nous en a fait parvenir une copie, en Anglais, et elle se trouve sur le site Internet du CRIBA.

Ensuite, deuxième raison, cette histoire me semble assez significative. Comment un jeune sergent, bien éduqué, assez calme et pondéré de nature peut-il se transformer, en quelques secondes et après un incident somme toute anodin, en un véritable tueur ? Il me semble que l'anecdote donne une réponse – tout au moins partielle – à cette question. 'Mac' a peut-être bien évoqué ici, une des motivations, un des ressorts qui poussent un soldat à agir comme on l'attend de lui, à savoir l'orgueil blessé. Je ne m'aventurerai pas plus loin sur ce terrain glissant de la psychologie humaine. J'ai levé un lièvre... A vous de le tirer !

Enfin, troisième et dernière raison de cette publication : Il faut remarquer que 'Mac' Barrick faisait partie de cette fameuse 106<sup>th</sup> Infantry Division dont on a dit tant de mal, de manière injuste à mon sens. Si l'on sait en plus que 'Mac' ne s'est pas rendu, qu'il a erré plusieurs jours dans les bois, avec ses blessures, qu'il a finalement rejoint ses lignes et qu'il a gardé des séquelles de ses blessures, j'ai un peu l'impression que cette petite histoire va relever l'honneur de la 106<sup>th</sup>.

R.M.

